

Compte-rendu
Manuel Cervera-Marzal

Chemins d'Utopie. Thomas More à Louvain, 1516-2016. Sous la direction de Paul-Augustin Deproost, Charles-Henri Nyns et Christophe Vielle. Préface de Philippe Van Parijs. Traductions nouvelles [d'extraits commentés d'*Utopia*] de Paul-Augustin Deproost (Cordouan). Un vol. de 181 p. Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2015. ISBN 978-2-87558-396-3

Il y a exactement un demi-millénaire paraissait à Louvain la première édition de l'*Utopie*. Peu d'ouvrages auront autant marqué l'histoire. On pourrait égrener l'interminable liste d'épigones de Thomas More qui, par des voies multiples, ont couché sur papier le récit d'un ailleurs. Mais il suffit, pour illustrer l'influence incommensurable de cet ouvrage, de signaler que son titre – un néologisme inventé par More – est passé dans le lexique ordinaire de la plupart des langues humaines. L'*Utopia* du voyageur Raphaël Hythlodée est devenue l'utopie de tout un chacun. Elle s'est ancrée dans le langage, par essence partagé. Le nom *propre* est désormais nom *commun*. Comment le privilège d'un aventurier des mers est-il devenu un bien commun de l'humanité ?

L'ouvrage collectif *Chemins d'Utopie*, paru aux Presses Universitaires de Louvain, apporte un éclairage passionnant sur ce processus de diffusion. Il réunit les contributions d'une quarantaine d'universitaires de différentes disciplines (philosophie, histoire, philologie, architecture, sociologie, urbanisme, théologie, droit, lettres, science politique, économie, agronomie et génétique). Cette diversité des regards, loin de nuire à la cohérence globale de l'ouvrage, lui confère toute sa force. De façon certes assez originale, le livre s'organise en trente-huit sections. Chacune se déploie en deux temps : elle s'ouvre par un extrait d'*Utopia*, dans une nouvelle traduction réalisée par Paul-Augustin Deproost, et se poursuit par un commentaire. Les commentaires vont au-delà de l'entreprise exégétique puisqu'il s'agit de montrer en quoi *Utopia* parle à notre époque, comment le propos de More s'est infusé dans notre monde, quels chemins il a emprunté pour perdurer jusqu'à nous.

Cet ouvrage, fidèle en cela à l'ambition de Thomas More, ne nous parle ni de notre passé ni de notre futur mais de notre présent : justice pénale, revenu garanti, propriété privée, communs, agro-écologie, justice sociale, éducation civile, économie, impôt, rôle des intellectuels, danger totalitaire, délibération publique, rapports entre villes et campagnes, violence de la loi, quête du bonheur, contrôle des corps, traités internationaux, dialogue interreligieux, urbanisme... Les thèmes abordés sont nombreux et d'une actualité évidente. More n'était pas un prophète mais les questions soulevées par son récit visaient si juste qu'elles demeurent – moyennant d'inévitables déplacements – valides aujourd'hui.

Chemins d'Utopie entend ainsi penser *avec* Thomas More plutôt que *sur* Thomas More et, en cette heureuse compagnie, aborder les défis *contemporains* plutôt que de ressasser le passé ou de spéculer sur l'avenir. Cette ambition – affronter le présent avec l'aide de l'utopie – guide chacune des contributions. Une longue introduction de Paul-Augustin Deproost détaille ce projet et invite le lecteur à « entrer en Utopie ». Pour faciliter cette entrée, P-A. Deproost revient sur la structure de l'ouvrage et, en particulier, sur l'importance du Livre I (la rencontre entre Thomas More et Raphaël Hythlodée) pour la compréhension du Livre II (le récit du voyage d'Hythlodée et la description de l'île d'Utopie). Outre cette clé de lecture, un précieux rappel du contexte politique et intellectuel de l'époque permet au lecteur de cerner les enjeux du livre de More.

Après l'introduction, les contributions s'enchaînent selon un ordre identique à celui d'*Utopia*. Ce choix permet de respecter la logique du récit initial mais il se fait parfois au

détriment de la logique thématique puisque des problèmes similaires (sur l'économie, l'architecture, le droit) surgissent de manière disparate. Soulignons également qu'au-delà de la diversité thématique, l'ouvrage se caractérise par une grande diversité stylistique. Émerge ainsi une mosaïque où cohabitent des registres d'écriture fort différents : commentaires philologiques, didascalies historiques, essais philosophiques, scolies, propositions politiques, divagations poétiques, considérations économiques, réflexions sociologiques, etc. Derrière cette diversité stylistique, l'ouvrage reste toujours écrit dans une langue accessible, rigoureuse et percutante. Enfin, si cet ouvrage entend remettre l'utopie à l'honneur, le sort réservé à son paternel diffère selon les contributions puisque, pour certains, Thomas More est un génial précurseur tandis que, pour d'autres, son récit porte en germe une série de dangers autoritaires. Au final, l'ouvrage est globalement équilibré : tout en échappant à la traditionnelle réduction « utopie = goulag », il ne verse pas non plus dans l'apologie sans limite de Thomas More. L'utopie n'est ni démon ni modèle mais, plus modestement, un horizon parmi d'autres pour l'amélioration du monde.

Il est impossible de rendre justice à tous les auteurs et de résumer ici chacune de leurs contributions. Contentons-nous donc de reprendre les interrogations les plus fréquentes et les plus décisives de l'ouvrage. À partir du livre I : L'utopie est-elle le lieu du bonheur et/ou un espace sans existence, le lieu de nulle part ? Comment s'articulent la vie de l'esprit et la vie du corps ? La peine de mort est-elle réellement justifiable ? Garantir un revenu aux plus pauvres a-t-il une utilité sociale ? La propriété privée ne repose-t-elle pas sur un brutal processus d'accaparement des terres ? Y a-t-il encore du sens à en appeler à une réduction graduelle de la population humaine ? La justice traite-t-elle mieux les riches que les pauvres ? Comment instaurer une pédagogie véritablement égalitaire et émancipatrice ? Les économistes devraient-ils, à l'instar des médecins, prêter un « serment d'Hippocrate » ? La redistribution par l'impôt est-elle toujours une procédure légitime ? Comment les intellectuels peuvent-ils contribuer au progrès de la démocratie ? L'abolition de la propriété privée reste-t-elle à l'ordre du jour ? Quelle mode de gestion des ressources pourrait s'y substituer ?

Le livre II, dans lequel Hythlodée décrit patiemment les institutions sociales, économiques, politiques et religieuses de l'île d'Utopia, donne aux commentateurs l'occasion de soulever une nouvelle série d'interrogations : Comment l'architecture façonne-t-elle le quotidien de celles et ceux qui l'habitent ? Les conditions de travail des exploitations maraichères sont-elles humainement acceptables ? Les utopies sociales ont-elles vocation à être mises en pratique, comme dans le village espagnol de Marinaleda ? Les communs, fondés sur le droit d'usage, fournissent-ils un mode d'organisation économique alternatif au capitalisme, fondé sur le droit de propriété ? Une utopie sans délibération, débat et discussion n'est-elle pas, au fond, le pire des cauchemars ? La critique a-t-elle encore une place dans une société « parfaite » ? D'ailleurs, le nazisme n'était-il pas aussi une utopie ? Comment conjurer le fantasme du conformisme ? La violence est-elle ce qui menace la loi ou, au contraire, son fondement invoué ? Le vrai bonheur consiste-t-il à accumuler des biens ou à développer ses liens ? À avoir une vie *de* riche ou à avoir une vie riche ? L'État-providence est-il la réalisation d'une utopie de solidarité sociale ? Peut-on dissocier l'esprit et le corps ? La relation amoureuse se vit-elle toujours à deux ? Peut-on insuffler de l'utopie dans le domaine juridique, dans les relations interétatiques et dans le face-à-face religieux ? Enfin, avons-nous des raisons de craindre l'utopie ?

L'absence de conclusion ne permet pas de ressaisir ces multiples interrogations dans un geste commun. Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Ce silence final – intentionnel ? – laisse ouvert le propos. L'expression polyphonique des nombreuses contributions n'est pas enfermée dans un mégaphone monocorde. Plutôt qu'une utopie unifiée, unitaire et, finalement, autoritaire, c'est donc une pluralité d'utopies et de chemins menant à l'utopie que cet ouvrage collectif donne à voir. Cette mosaïque de textes est également une mosaïque d'images,

puisque celles-ci viennent rythmer la lecture : soixante-douze estampes, photographies, tableaux, portraits, gravures et dessins illustrent, de façon toujours judicieuse, le propos des contributeurs. Cet ouvrage, fort rafraîchissant, est une invitation au voyage.

Manuel Cervera-Marzal, Enseignant-chercheur à l'EHESS (CESPRA)